

Pape Léon XIII, Sa Sainteté avait répondu par le télégramme suivant :

"Le Pape envoie sa bénédiction apostolique à la Société Saint-Jean-Baptiste et à tous les Canadiens Français.

"CARDINAL NINA."

Le soir, il y eut un banquet de 600 convives parmi lesquels se trouvaient Son Excellence le Marquis de Lorne, Gouverneur Général, Son Honneur le Lieutenant Gouverneur T. Robitaille, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque Taschereau, Nos Seigneurs les évêques des Trois-Rivières et de Sherbrook, et l'élite de la Société.

A un toast porté à Son Excellence le Gouverneur Général, le marquis de Lorne a fait en français une réponse pleine de bienveillance à l'égard des canadiens français. Voici un entier de discours :

"Messieurs et amis canadiens français, tant de nos provinces que de l'étranger.

"Je vous remercie sincèrement de la cordialité avec laquelle vous avez accueilli le toast porté par M. le Président à la santé de la princesse et à la mienne. La princesse m'a spécialement chargé de vous exprimer sa vive gratitude, et je regrette que le court séjour du prince Léopold dans ce pays l'ait empêché d'assister avec moi à l'imposante fête dont nous avons été aujourd'hui les témoins.

"C'est toujours avec chagrin qu'elle s'éloigne de Québec, de cette ville qu'ont également contribué à lui faire aimer, et les hautes qualités de ses habitants et la magnificence de ses paysages.

"Pour moi, messieurs, répondant à l'aimable invitation qui m'a été faite, je viens au milieu de vous, témoigner combien je respecte nos dignes compatriotes les canadiens français, et combien je sais apprécier la bienfaisante influence exercée par cette noble et vaillante race sur notre jeune nationalité canadienne. Je suis ici pour montrer quelle haute estime je professe pour cette loyauté dont vous n'avez cessé de donner des preuves envers Sa Majesté la Reine, dont je suis le représentant.

"Toutefois, messieurs, je ne m'étonne pas du dévouement qui vous anime pour celle qui personnifie d'une manière si auguste le principe du régime constitutionnel. La Reine en effet durant tout le court de son règne a prouvé par une conduite qui ne s'est jamais démentie que chez nous, les actes du pouvoir sont l'expression de la volonté du peuple.

"C'est là ce qui aux yeux de ses sujets lui donne le premier rang parmi les souverains.

"Mais c'est parmi vous surtout, messieurs, que tout le monde s'attend à lui voir rendre cet hommage. Car, vous le savez, ce furent les Normands qui dans l'ancienne France veillèrent avec sollicitude sur le berceau de cette liberté dont jouit maintenant l'Angleterre. Ce furent aussi des Normands et des Bretons qui plus tard fondèrent cette colonie canadienne, si amie de la liberté. Le Parlement britannique a consacré avec une espèce de culte les coutumes que les Normands, nos pères, lui ont léguées. Je ne sache pas que la chose ait jamais été observée au Canada, mais j'ai souvent remarqué que dans le Parlement anglais nous nous servons encore des vieilles formules employées par vos ancêtres, pour exprimer la sanction donnée aux lois par le souverain.

"C'est ainsi que l'on dit "La Reine le veut," ou "la Reine remercie ses bons sujets, accepte leur bénévolence, et ainsi le veut," — formules que je serais heureux de voir employées à Ottawa comme marque de notre origine commune, au lieu de ces formules empruntées au français et à l'anglais modernes.

"En célébrant cette fête aujourd'hui, nous pouvons tous nous unir avec orgueil à ceux qui représentent d'une manière si imposante l'élément français, — car c'est à votre race, messieurs, que nous devons les droits gagnés à Runnymede, et les usages qui distinguent les libres discussions de nos parlements.

"Dans la nombreuse réunion de ce jour, je me réjouis de saluer des représentants de nos alliés, les Français, ainsi qu'un grand nombre de compatriotes qui sont allés — pour un temps seulement, je l'espère — s'établir chez nos amis des États-Unis. C'est avec bonheur que je vois ces frères revenus au sein de leur pays, ne serait-ce que pour quelques jours, et je puis leur assurer que nos vieilles campagnes et nos nouvelles terres de l'Ouest sont assez vastes et assez fertiles pour justifier le désir que nous avons de les retenir ici, et de leur adjoindre tous ceux qui voudraient partager leur sort. Ils ne sauraient en douter, ils trouveront toujours chez nous la parfaite garantie de leur liberté et de leurs droits de citoyens. Ils n'auront pas peut-être à souffrir autant que maintenant de ces fréquents accès de fièvre morale qui s'emparent de ceux qui doivent constamment prendre part aux campagnes électorales, et ils n'éprouveront pas peut-être non plus de ces cruels froissements dont sont menacés ceux qui ont à subir les effets d'un veto gubernatorial ou présidentiel.

"Aujourd'hui, messieurs, nos visiteurs reconnaîtront en vous un peuple heureux et loyal. Ils verront que nous avons notre part dans cette reconnaissance du commerce qui, je le dis avec joie, marque le commencement d'une période nouvelle. Ils verront quelle haute estime nous avons pour ces traditions qui nous relient au passé, et vous leur apparaîtrez, jouissant avec une entière liberté de vos institutions, de votre langue et vos lois. Mais ils verront surtout que vous employez la force que vous ont léguée vos ancêtres non à servir un égoïsme étroit mais à travailler de concert avec les autres races à l'affermissement et à l'unité de notre grande confédération; cimentant par là un patriotisme non moins heureux de supporter les charges que de partager les gloires d'un pays qui occupe une si grande place dans le plus puissant empire du monde."

A un toast porté à Nos Seigneurs les Archevêque et Evêques et au Clergé canadien, Mgr Taschereau y répondit par le discours suivant :

"En prenant la parole pour répondre à cette santé, je me trouve dans un certain embarras. Quand je considère tout ce qu'ont fait mes prédécesseurs, je me sens bien petit, et je crains qu'en exposant les bienfaits de l'épiscopat et du clergé canadiens je paraisse me vanter moi-même; mais votre intention porte plutôt sur l'institution que sur ceux qui les représentent, et qui la font fonctionner. L'Eglise est une institution d'origine divine et qui mène à bonne fin ce qui peut faire le bonheur d'un peuple.

"Les institutions restent, et traversent les siècles, mais les individus passent. Il y a six ans à peine nous